КАМИНЪ,

Сочиненіе

Кн- И. М. ДОЛГОРУКОВА

съ Французскимъ переводомъ

КАРЛА АВІАТА де ВАТАЙ,

Профессора при ИМПЕРАТОРСКОМЪ Московскомъ Университетѣ.

LE COIN DU FEU,

Composé

par M. le Pr. J. M. DOLGOROUKY

et traduit en François

PAR CHARLES AVIAT de VATAY,

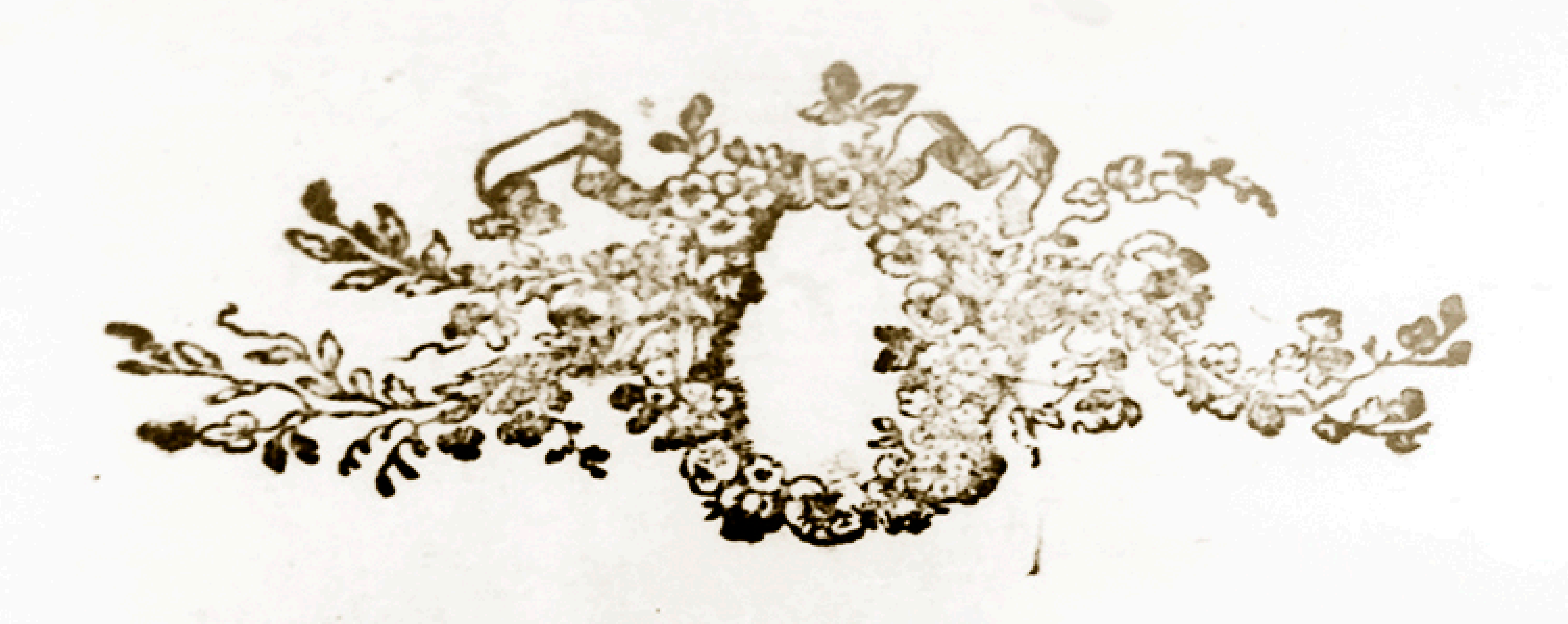
Professeur en l'Université IMPERIALE de Moscou.

Chez Rüdiger et Claudi.

1799.

Съ дозволенія Московской
Цензуры.





LE COIN DU FEU.

1.

Reçois l'hommage de mon cœur,
O mon aimable cheminée;
Tu fais treve au fouci rongeur,
Qui péfe fur ma deftinée;
Et de mon ame infortunée
Du moins tu charmes la langueur.
Oui; quand la nature allanguie
Par le brusque amant d'Orythie
Voit deshonorer fes appas;
Quand l'air impreigné de frimats
Me dit, qu'à l'hyver, qu'il m'apporte
Il eft tems de fermer ma porte;
Rencogné près de mon froyer,
Je rève aux travers de ce monde
Et fi je ne puis m'y ployer,
Tout en tifonnant je les fronde.

2.

Meuble utile, aucun ornement
Aueun luxe, nul étalage
Ne te prète aucun agrèment;
Architecte économe et ſage
Je t'ai bâti pour mon ùſage,
Et non pour mon appartement.
Dieu garde, que ma main applique
Sur ton épais manteau de brique,
Ni marbre, ni brouze doré;
Qu'il ſoit jamais déshonoré
Par cés colifichets futiles,
Plus ridicules que fragiles,
Que pour le vain plaiſir de ſots
La vaine opulence accumule;
Je ne donne point dans ce faux,
Je ſuis content que mon bois brule.

3.

Quand la nuit tirant ſon rideau
Couvre ma chétive fenêtre,
Que Phébus ſoufflant ſon flambeau,
A mes yeux fait tout diſparaitre,
Qu'enfin le jour meurt pour renaitre,
Pour briller d'un éclat nouveau;
Sans m'attriſter de ſon abſence,
Je prends mon mal en patience.

Un valet docile à ma voix
Accourt, et, ployant ſous le poids,
M'apporte . . . non de ce bois rare
Que le navigateur avare
S'en va couper delà les mers;
Moi, je me chauſe avec du chène,
C'eſt le ſeul bois dont je me ſers;
Il ſe trouve chez moi ſans peine.

4.

Au moment où mon bois prend feu,
J'aime à voir monter la fumée.
Ce phénoméne n'eſt qu'un jeu,
N'eſt qu'une image inanimée,
Où notre vue aceoûtumée
Se plait, mais s'iutéreſſe peu.
Pourtant le bien dont on nous berce
En fumée ainſi ſe diſperſe.
Voyez cette flamme briller,
Ces étincelles petiller;
Jci l'humide au feu contraire
Soutient une inégale guerre.
L'air comprimé comprime auſſi
La dure paroi qui l'enferme,
Tout craque, éclate, ſe gercit,
Et la lutte touche à ſon terme.

5.

Seul, ſur mon fauteuil étendu,
Les jambes hautes et croiſées,
Un bras mollement ſuspendu,
Dénué d'ame et de penſées,
Sur cent images renverſées —
Promenant mon oeil confondu, —
Le ſommeil doucement m'affaiſſe.
Dans mon indolente pareſſe
En l'air je bâtis des chateaux ;
D'eſclaves mes nombreux troupeaux
Me previennent au moindre ſigne ; —
A l'univers ma main aſſigne
Et ſes bornes et ſon devoir ;
Je fais des Rois dans mon délire,
Les mers cédent à mon pouvoir,
Jusqu'aux cieux j'etends mon empire.

6.

Ou bien, importuné des cris,
Et du tumulte de la guerre,
Je cours à travers ſes débris,
Jettant mes armes de colere,
A la vertu que je préfere,
Rendre un coeur d'elle ſeule épris. . . ;
Mais quelle autre guerre s'allume ! . . .
Combats de chicane ou de plume,

Où, ſous le masque de la loi,
L'aſtuce vend la bonne foi! . . .
Le mal public eſt mon injure,
Ma voix jusqu'en ſon ame impure
Relance ce juge inhumain.
Son arret eſt reduit en poudre,
Le préſent qui flétrit ſa main
En tombe frappé de mon foudre.

7.

Voltigeant d'objets en objets,
A mon eſprit s'offre la gloire,
Devant moi s'ouvre des grands faits
La brillante et menteuſe hiſtoire;
Ici mon heureuſe mémoire
Conſole amplement mes regrets.
Je fais le bien, j'accepte en ſage
Le ſort qui m'échut en partage . . .
Je ranime mon feu mourant,
Cela m'eveille . . . en un moment
Dans mon ame debaraſſée
Je ſens s'elever ma penſée.
Du monde et des frivolités
J'ai ſecoué toute habitude,
Je voue au vrai mes facultés,
J'aime encor plus ma ſolitude.

8.

„Quel soupir oppresse ton coeur?
„Homme injuste, rentre en toi-même.
„Un pain léger, plein de saveur,
„De ton corps soutient le systeme;
„Aux bras d'une epouse qui t'aime
„Tu peux savourer le bonheur.
„Son sein palpitant de tendresses,
„Son oeil étincellant d'yvresse,
„Et ses enfants, ces doux enfants
„Si gais, si vifs, si caressants! . . .
„Epoux chéri, fortuné pere,
„Est-ce pour toi qu'est la misere? . . .
„A tous ces biens joins la santé
„Et les ressources de l'aisance,
„Du chaud. du froid sans âpreté,
„Et, par dessus, la nonchalance.

9.

„Dis moi, que te faut il de plus?
„Les tresors du Roi de Lydie,
„Le faste de tous nos Crésus
„Leur font ils plus aimer la vie? . . .
„Le moins aiguise mon envie;
„Le dégout nait des superflus.
„Cent fois plus heureux, plus tranquille
„Est le pauvre, à son sort docile,

„Qui, modéré dans ſes deſirs,
„Borne à ſes moyens ſes plaiſirs;
„Fait ſelon le bras la ſaignée.
„Son ame calme et réſignée
„Se contente et jouit de peu,
„Et rit de ce riche ſordide,
„Qui n'a jamais autant qu'il veut;
„Qui, plus il a, plus eſt avide.

10.

„ A quoi tendent tous ces éclats?
„Le trouble eſt peint ſur ton viſage . . .
„Tu veux vivre en d'autres climats,
„Libre et loin de tout eſclavage;
„Tu mords les barreaux de ta cage! . . .
„Ah! l'on n'eſt bien qu'où l'on n'eſt pas!
„Dans quel pays vit on ſans peines?
„Où ne portons nous pas des chaines?
„A Londres, ainſi qu'à Paris
„Les chagrins ſont voiſins des ris;
„Des biens et des maux même ſomme
„Vient en tous lieux s'offrir à l'homme;
„Jamais de douleurs ſans eſpoir,
„Jamais de plaiſirs ſans détreſſes.
„Prés ou loin, partout ſe font voir
„Courte joye et longues triſteſſes.

11.

Plein de ces penſers déſolants,
J'embraſſais le cours de la vie;
Je me diſais: „quelques inſtants
„D'exiſtence, à peu près remplie
„D'erreurs, de dégouts, de folie,
„D'auxiétés et de torments,
„Valent ils tout ce qu'on les priſe?
„En face une fois je m'aviſe
„De dire à l'homme: enſin, qu'es-tu,
„Fréle et miſérable fétu?
„La mort t'enleve en ta carriere;
„Comme le vent fait la pouſſiere . . . .
„Mon feu brille, et bientôt s'eteint;
„C'eſt le ſort que tu dois attendre:
„Hier ce chène etait ſi hautain —

12.

Que nous ſervent nos titres vains
Et nos vaines prérogatives?
Tant de gloire ſur parchemins,
Tant de cédules portatives
De quelques grandeurs fugitives
Pour nous rendent ils moins prochains
Le jour preſcrit, l'heure funeſte,
Où de nous enfin il ne reſte

Qu'un faible et lointain fouvenir ?
Nous ne naiffons que pour mourir ;
Mourir eft de tout fur la terre
Le terme extréme et néceffaire.
Tout tombe fous la faux du tems,
L'être animé, le corps fans vie.
Toute forme en fes elements
Rentre, diffoute, anéantie.

13.

Ainfi, feul en mon cabinet,
Avec mes livres et moi même
Dans la faifon qui nous donnait
Des foirs d'une longueur extrème,
Je repaffais certain fyftème,
Qui plus ou moins deraifonnait ;
Tantôt avide de fortune,
En détail j'en calculais une,
Et puis j'en combinais l'emploi,
La rapportant bien toute à moi ;
Je faifais une chere exquife,
J'avais des amis à ma guife,
Et des femmes d'un ton charmant ; . . .
Et puis la noire rèverie
Me conduifait au monument,
Porté par la Philofophie.

14.

Toujours tu fus mon réconfort,
Lorsque mon ame mutinée
Se revolta contre mon ſort.
O ma fidele cheminée,
Tu rends ma raiſon chagrinée
Calme comme uu navire au port,
A toi ſe briſe la tempête,
Prète à bouleverſer ma tête.
Et le trouble des paſſions,
Leurs folles agitations,
Leurs coups plaiſamment ſympatiques,
Leurs jeu, leurs perfides rubriques,
La jalouſie et ſon éclat,
Leurs jouiſſances, leurs délire;
Près de toi je vois tout cela,
Et tous ces tableaux me ſont rire.

15.

Combien de bas adulateurs
Mon ſifflet tous les jours t'immole!
Je livre à tes ſouris mocqueurs
Toute impertinente hyperbole,
Et l'allure vaine et frivole
De nos jeunes moraliſeurs.
Que d'amoureuſes amulettes,
Que de bagues, de ſilhouettes;

De merveilleux colifichets
Ont pulverifés nos fifflets,
Ont mis en cendre nos loutchines!
Car j'ai, dans mes humeurs chagrines,
Comme ton feu, le foufle ardent.
Vices, noirceurs, travers de l'ame,
Pretentions du faux talent,
Rien ne refifte à notre flamme.

16.

Mais je fais refpecter des coeurs
Les illufions précieufes,
Ces douces et cheres erreurs,
Par qui deux ames font heureufes;
Befoin des ames amoureufes,
Je connois fi bien tes douceurs! . . .
Aimable enfant de la Nature,
Tes traits, comme une fource pure,
Réfléchiffent la volupté,
La candeur et l'aménité
De la vertu touchante image
Compte à jamais fur mon fuffrage.
Hélas! dans ce monde empefté
Que voyons nous? la tromperie,
L'amour faux, le vice effronté
Le zele de la perfidie.

17.

Mortel, apprends à modérer
De tes defirs la fougue altiere.
La vérité vient t'eclairer,
Ouvre ton oeil à fa lumiere.
Remonte à la caufe prémiere,
Avec moi viens confiderer
Le vafte et fuprème Génie,
Sur tout repandant l'harmonie;
Qui créa ce monde infini,
Partout varié, mais uni?
Qui péfe en de juftes balances
Du fort les inégales chances,
Et des hommes l'egalité? . . .
Car quelque loi qui me contraigne,
Ici je penfe en liberté,
Près de mon feu vraiment je regne.

18.

Helas! un grand embrafement
Souvent provient d'une étincelle;
Pour prefque rien le plus fouvent
Le tambour bat, le fang ruiffelle,
Et l'etat ebranlé chancelle,
Et croule fur fon fondement.
Ainfi mon tas de bois trébuche,
Se renverfe buche fur buche;

Sa dureté résiste peu
A l'active attaque du feu.
Même, sa constante ennemie
L'eau semble animer l'incendie ;
Prenant le parti du vainqueur
Elle ramollit ce qu'il touche . . .
Mais je m'endors à sa chaleur . . . .
A minuit juste je me couche.

